

La Terreur et la guerre

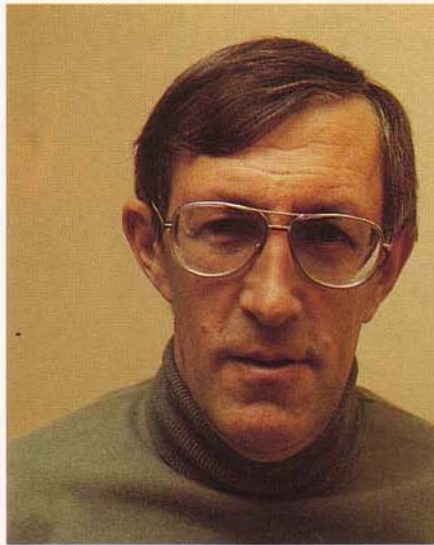
L'historien Jacques Peret raconte les dix-huit mois les plus sanglants de la Révolution française. De mars 1793 à juillet 1794, l'ancien Poitou a concentré toutes les passions de la guerre civile.

Né en Vendée, enseignant à Poitiers et Charentais pendant l'été, Jacques Peret semble pré-disposé à comprendre les passions qui ont enflammé la région, entre Loire et Gironde, durant la période la plus tragique de la Révolution française: la guerre civile et la Terreur. Maître de conférence d'histoire moderne à l'université de Poitiers, Jacques Peret publia en 1989 *L'Histoire de la Révolution française en Poitou-Charentes*. Dans le sillage des manifestations du bicentenaire, il a présidé le Comité Liberté Egalité Fraternité de la Vienne qui s'est révélé particulièrement productif. Ce comité composé en majorité d'historiens amateurs a effectué un vrai travail de professionnels, notamment par la collecte de documents et la publication des cahiers de doléances de la Vienne, d'études sur les arbres de la liberté ou sur des figures locales de cette période.

Dans son dernier ouvrage, *La Terreur et la Guerre - Poitevins, Charentais et Vendéens de l'An II*, Jacques Peret cherche à comprendre les comportements des Bleus et des Blancs. Sans s'attarder sur les héros mythifiés de 93, il s'attache à suivre au plus près la vie des humbles, faisant fi des clichés manichéens.

Votre premier livre sur la Révolution française en Poitou-Charentes balayait dix années (1789-1799). Pourquoi consacrez-vous un autre livre à cette période ?

J'ai voulu approfondir ce travail en m'attachant à la Guerre de Vendée et à la Terreur, c'est-à-dire de mars 1793 à juillet 1794, et entre Loire et Gironde pour plus de cohérence. Toutes les violences, toutes les fractures se sont cristallisées dans cette région, lui conférant de fait un caractère stratégique. C'est ici que se sont concentrées toutes les passions de la Révolution. Pour la Convention, la Vendée



Jacques Peret : «Je suis parti du concret avec le souci de mettre en évidence la diversité des attitudes, tant régionales qu'individuelles.»

c'est "le chancre qui dévore le cœur de la République". Elle symbolise l'opposition politique et religieuse générant le soulèvement le plus violent. Tandis que les pays charentais apparaissent comme d'excellents républicains, résistant à la menace anglaise, voire aux Fédéralistes de la Gironde.

Le bicentenaire a-t-il ravivé les polémiques entre historiens ?

La majorité des historiens, de sensibilités politiques différentes et en dépit de divergences quant à l'analyse, ont maintenant à peu près la même démarche, notamment sur la Vendée.

Il est vrai cependant que certains cherchent à exploiter la Révolution française à des fins idéologiques. Je pense au bouquin de Reynald Sécher sur le "génocide", ou à Pierre Chaunu qui, dans ce cas, se manifeste plus en polémiste qu'en historien. Ce courant minoritaire est tellement hostile à la Révolution française qu'il y voit l'événement fondateur de tous les dérapages totalitaires, de Staline aux nazis. Cette démarche historique n'est pas

vraiment sereine, ni sérieuse. Il y eut toujours une historiographie grand public sur la Vendée qui se vend bien mais se renouvelle peu. De la fin du XIX^e au début du XX^e siècle, notamment autour de 1905 (séparation de l'Eglise et de l'Etat), l'historiographie cléricale fut aussi très vivace.

Le camp républicain a-t-il cédé aux mêmes excès ?

L'historiographie républicaine a considéré la Révolution comme un bloc "globalement positif". Le phénomène de la Terreur résulterait des circonstances : la République assiégée se défend, la fin justifie les moyens, d'où les "dérapages". Cette optique fut relayée par l'historiographie marxiste. Le Comité Liberté Egalité Fraternité fit parfois preuve d'un zèle républicain. Mais dans la Vienne le CLEF 89 a cherché à comprendre la Révolution, pas à la glorifier à tout prix.

Sur quelles sources vous êtes-vous fondé ?

Je suis parti du concret avec le souci de mettre en évidence la diversité des attitudes, tant régionales qu'individuelles. J'ai essayé de me mettre à la place des gens qui ont vécu cette période, au travers de sources locales : les registres de délibération des conseils municipaux, la prose des comités de surveillance, des clubs, etc. J'ai puisé également dans des journaux (intimes) laissés par des témoins de l'un et de l'autre camp. Ils réagissent à chaud aux événements. Même si elles demeurent partiales, leurs impressions sont authentiques. En revanche, je me méfie des mémoires, car inévitablement ils refont l'histoire.

Il est intéressant de constater comment les communes ont réagi à ce que Paris leur imposait de façon brutale, comment elles ont triché pour s'en tirer. Le décalage est net entre l'image de la Terreur et la façon

dont elle est appliquée sur le terrain. La phraséologie révolutionnaire se veut flamboyante, d'une violence extraordinaire (on égorge à tout bout de champs, on détruit, on extermine). Prise au premier degré, elle paraît effrayante. Nous sommes loin de la réalité. C'est un métalangage.

Dans les campagnes, on utilise cette langue de bois à des fins tactiques, comme un code afin de passer pour un bon républicain. A prendre au moins au second degré. Cela eut tout de même des effets pervers en Vendée.

Combien de morts pendant cette guerre civile ?

Le chiffre varie de 100 000 à 600 000 morts selon les différentes historiographies. Difficile de faire la part des choses. Faut-il comptabiliser seulement les Blancs ou les Bleus aussi ? Seulement les soldats ou les civils aussi ? Par soustraction entre la population dans la zone insurgée en 1790 et la population après la guerre en 1801, on admet qu'il y eut 200 000 morts.

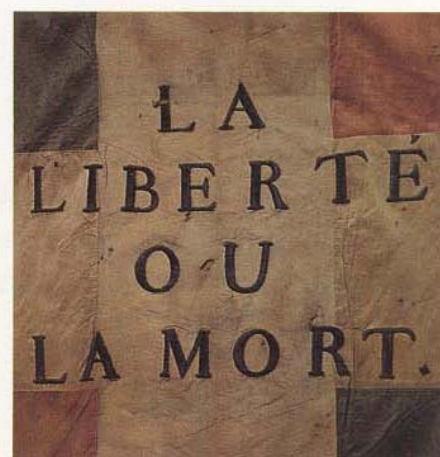
Mais c'est beaucoup plus compliqué, notamment parce qu'il faut considérer d'autres conséquences de la guerre : la

dislocation des familles, la chute de la natalité, la fuite des réfugiés, la mortalité liée aux épidémies et aux famines. On peut faire dire un peu ce qu'on veut aux chiffres.

Est-ce le cas pour le martyrologe des Lucs, en Vendée ?

Sur le sujet, le travail de Jean-Clément Martin et Xavier Lardière sur le massacre des Lucs est très intéressant. L'historiographie traditionnelle a édifié une légende des Lucs. Le 28 février 1794, les colonnes républicaines auraient tué environ 500 personnes. Les soldats bleus auraient entassé femmes, enfants et vieillards dans la chapelle avant d'y mettre le feu. D'où l'image d'"Oradour de la Vendée" procurée par les Lucs. En fait cette affaire apparaît vers 1860 sous la plume d'un curé de l'époque qui dressa la liste des martyrs.

L'enquête minutieuse et scrupuleuse des deux historiens démontre que cette liste n'est qu'un récapitulatif des Lucquois décédés en 1793 et en 1794, victimes à la fois des combats, des massacres et des épidémies. Mais attention, il ne s'agit en aucun cas de nier ce qui s'est passé aux Lucs. Il y eut des massacres de 10, 20 ou



Drapeau des volontaires "rochellois", 1792, coll. Musée d'Orbigny, La Rochelle.

30 personnes lors du passage des colonnes infernales et c'est déjà trop.

Comment expliquez-vous l'explosion vendéenne ?

Beaucoup de mécontentements se sont accumulés à partir de 1790, notamment les désillusions fiscales, la levée des 300 000 hommes en mai 1793, la constitution civile du clergé, la chasse aux prêtres réfractaires, la vente des biens nationaux. En Vendée, cette accumulation a atteint une masse critique qui a

"La déroute de Cholet, octobre 1793", par Jules Girardet, 1883, Musée d'histoire et des guerres de Vendée, Cholet.



produit un mélange explosif. Il n'y a pas de déterminisme absolu et il s'avère impossible d'emboîter complètement tous les déterminismes entrant en ligne de compte (géographie, économie, structures de la propriété, religion, etc.).

La Révolution doit surtout être analysée comme un phénomène politique révélant des choses restées sous-jacentes.

Ainsi il existe une bourgeoisie de bourgs en Vendée, avec laquelle les paysans entrent en conflit bien avant 1789. Cette bourgeoisie est constituée de marchands, négociants et hommes de loi, aussi propriétaires fonciers, et de fermiers généraux des seigneuries. La Révolution attise ces conflits et leur donne une tonalité politique.

En effet, en prenant en main l'administration républicaine, cette bourgeoisie urbaine voit son pouvoir renforcé par le nouveau régime. D'autant qu'elle achète massivement les biens nationaux, augmentant du coup les frustrations paysannes. En revanche, dans les plaines poitevines où dominent les grandes métairies (grâce au vignoble, la propriété est plus morcelée dans les pays charentais), beaucoup plus de paysans accèdent aux biens nationaux.

Même s'il s'agit souvent de lopins de terre, ces nouveaux propriétaires deviennent de fait des partisans du nouveau régime, liés aux bourgeoisies rurales et urbaines. Ils sont facteurs de cohésion sociale.

La Terreur n'a-t-elle pas renforcé l'identité vendéenne ?

Après la défaite de l'armée vendéenne (catholique et royale), le 18 octobre 1793 à Cholet, les troupes républicaines reprennent peu à peu le territoire insurgé et sont souvent bien accueillies, en particulier dans les bourgs.

Est-ce tactique ou cela correspond-il à la présence de minorités, voire de majorités bleues qui se sont tués le temps de la domination des Blancs ? Toute réponse doit être nuancée. Il est clair cependant que les hommes de la Terreur, bardés d'une idéologie maximaliste et irréaliste, obsédés par le "grand complot", ont mené une répression féroce en Vendée. Les colonnes infernales ont massacré des civils. De sorte que les indécis, ceux qui aspiraient surtout à vivre en paix après la guerre, sont entrés dans une spirale de haine.



Le "convoy des abus", éventail XVIII^e siècle, coll. Musée de Poitiers.

Chez les combattants de base, la coupure idéologique est-elle si nette ?

Les combattants ne sont pas si éloignés que cela les uns des autres. L'opposition Blancs/Bleus doit encore être nuancée. Hors de la zone insurgée, il y eut des minorités blanches en zone bleue. On perçoit un phénomène de cinquième colonne.



Assiette contre-révolutionnaire, XVIII^e siècle, coll. Musée de Poitiers.

Par exemple, à Mirebeau en 1793, des gens se manifestent à l'approche des Vendéens, ressortent le drapeau blanc, essaient de créer un climat de panique, et trouvent un écho dans la population. Là encore, est-ce par conviction ou par peur ?

D'autre part en Vendée la pression de la communauté est si importante qu'il est pratiquement impossible de ne pas s'engager chez les Blancs.

Dans mon livre, je cite quelques exemples montrant que les gens ne sont pas des forcenés d'un côté ou de l'autre, que tous

les Vendéens ne sont pas forcément des croisés purs et durs, que les habitants de la Vienne et de la Charente-Maritime ne veulent pas tous "bouffer" du Blanc.

En mai 1793 Parthenay vient d'être prise par les Vendéens. On s'affolle aux alentours. A Sanxay, le maire s'enfuit, quelques habitants abattent l'arbre de la liberté au cri de "Vive le Roi". Finalement les Blancs ne viendront jamais. Dénoncés, les habitants invoqueront la nécessité "d'éviter la fureur des brigands" et de "sauver le bourg du pillage". Quelques mois plus tard, l'arbre de la liberté sera replanté en grande pompe.

A la Chapelle-Thireuil, petite commune située en zone frontière dans les Deux-Sèvres, la municipalité affirme haut et fort ses convictions républicaines. Le 4 mai 1793, elle envoie une lettre enflammée à l'administration départementale pour annoncer que mille citoyens sont "bien déterminés à opposer une vigoureuse défense aux brigands qui désolent des contrées entières". Mais dix jours plus tard, un citoyen confond un détachement de gardes nationaux avec une troupe vendéenne et lui offre "au nom de toute la paroisse un drapeau blanc"...

Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos

Jacques Peret : "La Terreur et la guerre. Poitevins, Charentais et Vendéens de l'an II", Geste Editions, 260 p., 160 F

Jean-Clément Martin et Xavier Lardière : "Le massacre des Lucs - Vendée 1794", Geste Editions, 158 p., 130 F

Claudy Valin : "Autopsie d'un massacre. Les journées des 21 et 22 mars 1793 à La Rochelle", Ed. Bordessoules, 253 p., 155 F